

EDMOND
ABOUT

**A B C DU
TRAVAILLEUR**

A B C DU TRAVAILLEUR

[Pages de titre](#)

[Edmond About](#)

[INTRODUCTION](#)

[BESOINS DE L'HOMME](#)

[LES BIENS UTILES](#)

[LA PRODUCTION](#)

[LES PARASITES](#)

[L'ÉCHANGE](#)

[LA LIBERTÉ](#)

[LA MONNAIE](#)

[LE SALAIRE](#)

[L'ÉPARGNE ET LE CAPITAL](#)

[LA GRÈVE](#)

[LA COOPÉRATION](#)

[DE L'ASSURANCE ET DE QUELQUES](#)

[Page de copyright](#)

**Edmo
nd
About**

A B C DU TRAVAILLEUR

Table des matières

INTRODUCTION	4
I BESOINS DE L'HOMME	9
II LES BIENS UTILES	22
III LA PRODUCTION	32
IV LES PARASITES.....	56
V L'ÉCHANGE	77
VI LA LIBERTÉ	104
VII LA MONNAIE	130
VIII LE SALAIRE.....	171
IX L'ÉPARGNE ET LE CAPITAL	180
X COMMENT GUÉRIR LE PROLÉTARIAT ? LA GRÈVE..	192
XI LA COOPÉRATION	200
XII DE L'ASSURANCE ET DE QUELQUES AUTRES NOUVEAUTÉS RECOMMANDABLES.....	217

À MONSIEUR

MICHEL CHEVALIER

Vaillant économiste et homme de bien s'il en fut.

Hommage d'admiration et de respect.

INTROD UCTION

Il y a quatre ou cinq ans, les hasards de la
vie me mirent
en correspondance avec un groupe de
travailleurs parisiens.
Ils n'étaient guère plus de soixante-dix, mais
chacun repré-
sentait un corps de métier, et l'on devinait
derrière eux toute
une armée de camarades. Je n'en ai pas vu un
seul face à
face : ils m'écrivirent, je leur répondis une lettre
assez longue
qui courut les ateliers, puis l'un d'eux, qui
semblait exercer
une certaine autorité par sa droiture et ses
lumières,
m'adressa une proposition qui peut se résumer
ainsi :
« Voulez-vous lier avec nous une amitié
solide et du-
rable ? Rendez-nous un service que ni nos
orateurs, ni nos
publicistes en titre n'ont jamais songé à nous
offrir. Publiez
un petit livre qui nous apprenne en quelques
heures de lec-
ture tout ce qu'il nous est indispensable de
savoir.

« Ce que nous vous demandons, ce n'est
pas un abrégé
de la science universelle : il y a tant de choses
au monde qui
ne nous touchent ni de près ni de loin ! Mais le
sens commun
nous dit qu'un homme de bonne volonté
pourrait, avec un
peu d'effort, serrer dans deux ou trois cents
pages toutes les
vérités pratiques qu'il nous importe de savoir.
« Notre condition n'est pas douce, et le
pire, c'est que
rien ne nous en fait espérer une meilleure,
même pour nos
enfants ou nos petits-enfants.

« Nous nous sommes vus, un moment,
placés entre les
théories désespérantes de ceux qui nous
condamnaient à

- 4 -

l'abjection éternelle, et les théories subversives
de ceux qui
nous disaient : Avec le fer on a du pain.

« L'expérience des révolutions sociales est
faite ; nous
savons tous ce que coûte une émeute, et que la
folle enchère
en est payée d'abord et surtout par les pauvres.

« On nous a dit ensuite que le remède à
tous nos maux
était dans les coalitions pacifiques, à l'anglaise ;
c'est une
autre épreuve à tenter ; les uns y vont de bon
cœur, les

autres non.

« Quelques hommes éclairés, et il y en a
parmi nous plus

qu'on ne croit, affirment que nous pourrions
remplacer la
hausse artificielle des salaires par la réduction
des dépenses.

Il est certain que nous payons tout plus cher que
les riches,

attendu que nous achetons au petit détail ; les
denrées né-

cessaires à la vie nous arrivent à travers une
série

d'intermédiaires onéreux qui n'en finit pas.

« N'y a-t-il aucun moyen de supprimer les
intermé-

diaires ? Est-ce que cent travailleurs associés
pour faire leurs

emplettes ne représentent pas, entre eux tous,
le ménage

d'un riche ? Les soldats associés sous les
drapeaux dépen-

sent moins d'un franc par jour, et vivent bien.

« Si l'union peut accomplir de tels
miracles, elle en fera

d'autres. Le capital nous impose ses lois, et l'on
nous dit qu'il

régnera sur nous jusqu'à la fin des siècles. Mais
à force

d'empiler des pièces de dix sous, est-ce que
nous

n'arriverions pas, entre nous tous, à créer un
capital ? Et le

capital une fois né, ne serions-nous pas en état
de travailler

pour notre compte, sans partager nos profits
avec personne ?

- 5 -

« Pensez-vous que vingt ouvriers, sachant
tous leur af-
faire, ne feraient pas un patron, comme vingt
francs font un
louis ?

« Le malheur est que toute expérience
coûte cher, sur-
tout lorsqu'il faut marcher à tâtons, sans route
tracée. Notre
ignorance nous lie bras et jambes.

« N'y a-t-il pas une science de l'économie
sociale ?

Comment ne nous l'a-t-on jamais enseignée ?

« La savez-vous ? Pouvez-vous nous
l'apprendre ? Nous
ne demandons pas un traité dans les formes,
mais quelques
heures de conversation familière sur la richesse,
le capital, le
revenu, le travail, le salaire, la production, la
consommation,
la coopération, l'impôt, la monnaie, que sais-je
encore ? sur
tous ces mots dont on nous rebat les oreilles,
tantôt pour
nous décourager, tantôt pour nous leurrer,
jamais pour les
définir et les dégager de toute équivoque. »

Je répondis à mon correspondant que
j'acceptais la
tâche et que je m'y mettrais un jour ou l'autre ;
mais quand ?

Le bon vouloir ne suffit pas dans une telle
entreprise : il faut
le temps de lire, de comparer, de discuter et
d'écrire.

Chemin faisant, je me suis persuadé que
ce travail de
simple exposition, quoiqu'il ne contienne pas, à
proprement
parler, d'idées neuves, pourra rendre service à
d'autres ci-
toyens que les ouvriers de Paris.

Agriculteurs, marchands, chefs
d'industrie, propriétaires,
rentiers, artistes et gens de lettres, nous faisons
tous de
l'économie sociale comme M. Jourdain faisait de
la prose,
sans le savoir. Malheureusement, nous ne la
faisons pas tou-
jours bonne.

- 6 -

Des ouvrages spéciaux, il y en a
beaucoup, et
d'admirables. Mais ils coûtent trop cher pour
être à la portée
de tout le monde, et le style adopté par la
plupart des éco-
nomistes est comme une deuxième barrière qui
s'interpose
entre le grand public et la vérité.

Le seul livre réellement élémentaire est le
catéchisme de
Jean-Baptiste Say : un chef-d'œuvre de bon sens
et de bonne

foi, mais rédigé dans une forme trop abstraite et dans un style trop géométrique pour plaire aux lecteurs d'aujourd'hui. Si l'illustre penseur a devancé, dans l'essor de son génie, les plus audacieux progrès de notre temps, il ne pouvait prévoir que cinquante ans après l'édition définitive de son catéchisme, les questions d'économie intéresseraient passionnément plusieurs millions de Français, sachant lire. Le public pour lequel il écrivait en 1821 était à la fois plus restreint et mieux préparé que le nôtre : pour étendre et vulgariser ce haut enseignement, il faut le ramener plus près de terre, le bien que nous espérons faire est à ce prix.

Nul n'est censé ignorer les lois civiles et pénales qui nous régissent, et réellement personne ne les ignore dans leurs traits principaux. Pourquoi la grande majorité d'un peuple comme le nôtre ignore-t-elle encore les lois économiques, lois éternelles, immuables, dérivées fatalement de la nature elle-même ? Pourquoi le premier novateur qui vient saper les bases de la société à coups de paradoxes et de so-

phismes nous prend-il tous ou presque tous au
dépourvu ?

Pourquoi le capital et le travail, deux
alliés inséparables
par nature, sont-ils éternellement en défiance
pour ne pas
dire en guerre ? Pourquoi les plus honnêtes
gens du monde
s'accusent-ils réciproquement de crimes
épouvantables, les
uns criant qu'on veut leur prendre ce qu'ils ont,
les autres

- 7 -

protestant qu'on leur a volé ce qu'ils n'ont pas ?
Pourquoi les
riches, ou du moins certains riches, méprisent-
ils stupide-
ment ceux qui travaillent ? Mais, malheureux !
Votre fortune
n'est pas autre chose que du travail mis en tas.
Pourquoi les
pauvres haïssent-ils généralement les riches ?
Vous ne savez
donc pas que vous seriez cent fois plus pauvres,
c'est-à-dire
travaillant plus pour gagner moins, s'il n'y avait
que des
pauvres autour de vous ? Pourquoi la fraude et
la méfiance,
l'arrogance et la révolte, les exigences absurdes
et les résis-
tances iniques qui font rage dans ce domaine de
l'industrie et
du commerce, où il serait si facile et si bon de
s'entendre ?

Parce que les intérêts s'entrechoquent
dans une nuit
épaisse, et non pas la nuit simple, la nuit de
notre temps, qui
ne fait plus peur à personne : non ! celle dont je
vous parle
est une vieille nuit du moyen âge, peuplée
d'oiseaux fantas-
tiques, de fantômes menaçants et de chauves-
souris anthro-
pophages.

Il faudrait allumer cent mille becs de gaz
pour éclairer
les bonnes gens qui se battent dans ces
ténèbres : c'est une
besogne que je laisse à plus fort que moi. En
attendant,
j'allume une simple chandelle : il ne faut rien de
plus pour
dissiper les fantômes, dit-on.

- 8 -

I

BESOINS DE L'HOMME

Ceux qui nous ont donné la vie nous
auraient fait un
triste présent, s'ils ne nous donnaient pas autre
chose.

De tous les animaux qui pullulent à la
surface de la terre,
le plus nu, le plus faible et le plus longtemps
misérable est
sans contredit l'homme nouveau-né.

Abandonner un petit enfant dans un lieu
solitaire ou lui
casser la tête contre un arbre, c'est tout un. La
nature nous
bâtit de telle façon que pour vivre il nous faut un
abri, des
vêtements, des aliments, mille choses qu'elle ne
fournit pas
et que nous sommes incapables de nous donner
nous-
mêmes.

Durant plusieurs années, les autres
hommes nous logent,
nous habillent, nous alimentent : la société nous
fait crédit.
Nous n'existons que comme débiteurs jusqu'à
l'âge où nous

pouvons tant bien que mal nous suffire à nous-mêmes. Arrive une période où le jeune homme gagne à peu près ce qu'il coûte et vit au pair, comme certains commis de magasin et apprentis de fabrique. Enfin, vers l'âge de vingt-sept ans si j'en crois les économistes, nous commençons à gagner plus que notre dépense et à rembourser les avances que la société a faites pour nous.

- 9 -

Les enfants, et je sais beaucoup d'hommes qui sont enfants sur ce point, s'imaginent que la société leur doit quelque chose. N'avez-vous jamais entendu ce fameux axiome : À chacun selon ses besoins ? »
Moi, je le trouvais admirable en 1848.
J'avais vingt ans, j'étais ignorant des choses de la vie comme un bon lycéen, c'est tout dire. Je n'avais jamais fait que des thèmes et des versions, fort inutiles sans doute à la communauté des hommes, et je me croyais naïvement créancier. Je ne comprenais pas qu'un garçon de bon appétit, comme j'étais, n'eût pas droit à sa part des produits savoureux de la terre.

Et la terre elle-même n'était-elle pas un peu
mon patri-
moine ? Étant donné un milliard d'êtres humains
répandus
sur une surface déterminée, il me semblait
souverainement
injuste qu'un autre eût confisqué et cultivé
avant ma nais-
sance le lopin qui me revenait. Car enfin j'ai le
droit de vivre,
que diable ! J'ai donc un droit né et acquis sur
toutes les
choses indispensables à la vie.

Ne vous moquez pas trop si j'avoue qu'il
m'a fallu plu-
sieurs années pour dégager de ces illusions la
véritable no-
tion du droit.

L'homme est un être sacré parce qu'il est
le produit dé-
finitif de la création, parce que la nature n'a rien
fait de plus
intelligent et de plus perfectible que lui. Chacun
de nous, dès
sa naissance, vient au partage d'une
souveraineté qui rend sa
personne inviolable. Nous sommes tous égaux
en principe,
sinon en fait, parce que nous participons tous
d'un caractère
auguste. Nous sommes tous libres, en ce sens
que nul de
nous ne peut violemment imposer ses volontés à
un autre. Le
droit, c'est l'inviolabilité de la personne
humaine ; rien de

moins, rien de plus.

- 10 -

Si la planète que nous habitons était un
paradis terrestre
donné à tous les hommes nés et à naître pour en
jouir sans
travail, l'acte de donation nous assurerait à tous
un droit égal
sur tous les biens nécessaires, utiles ou
agréables. Nous nous
partagerions la jouissance du domaine commun,
sauf à nous
priver un peu en faveur des survenants. Poussez
à bout
l'hypothèse d'un paradis terrestre, et vous
verrez le genre
humain vivant sur terre comme des mouches
dans une salle
à manger. Les générations se succéderont à
l'infini pendant
une série de siècles sans que ces heureux
animaux aient rien
perfectionné autour d'eux ni en eux.

Ce qui fait la grandeur et la gloire de
notre espèce, c'est
la difficulté de vivre où nous sommes jetés. Nous
apportons
en naissant des besoins plus compliqués que
ceux de tous les
animaux, quels qu'ils soient, et la terre nous
refuse obstiné-
ment ce qui peut les satisfaire. Elle ne donne
rien qu'au tra-
vail ; si nous voulons des abris, des vêtements,
des vivres, il

faut les conquérir sur elle et les arracher de son sein. Tous les biens utiles à l'homme sont le prix des efforts de l'homme.

Or le travail est un exercice de nos facultés, et qui s'exerce se perfectionne. Donc la nécessité d'améliorer la nature autour de nous, nous entraîne forcément à nous améliorer nous-mêmes.

À mesure que l'homme se perfectionne, il naît en lui des besoins nouveaux qui l'obligent à de nouveaux efforts et l'amènent par cela seul à s'élever incessamment au-dessus de lui-même : c'est l'histoire du progrès dans l'humanité.

On a beaucoup parlé, depuis deux ou trois ans, d'un brave homme qui vit en sauvage dans les forêts du Var. Il est intéressant, comme maniaque, et les efforts qu'il fait pour

- 11 -

réduire ses besoins méritent l'attention qu'ils obtiennent. Mais cet estimable demi-fou prend la civilisation au rebours. Consommer peu de chose et produire zéro, ce n'est pas s'élever au-dessus de l'humanité, c'est se rapprocher de la

bête. Ce pauvre diable a beau se restreindre au strict nécessaire, il nous vole, car il mourra insolvable et il ne remboursera point à la société les sacrifices qu'elle a faits pour lui.

Say dit excellemment que l'homme le plus civilisé est celui qui produit le plus et consomme le plus. Comparez l'Indou fainéant qui travaille un quart d'heure pour gagner une poignée de riz et vit toute une journée là-dessus, et l'ouvrier anglais qui consomme de la viande, des légumes, de la bière, de la laine, du gaz, du charbon, des métaux, et produit en conséquence. Lequel des deux ajoute davantage au capital du genre humain ?

Si vous voulez vous rendre compte des besoins que la civilisation a fait naître en vous et des ressources qu'elle vous a créées, supposez que toutes ces ressources vous manquent à la fois et que vous êtes jeté seul avec vos besoins dans une île déserte.

Soit un homme de trente-cinq ans, dans toute la force de l'âge, et robuste, exerce, adroit, instruit, tout ce qu'il vous plaira, mais seul et nu sur une plage où nul autre homme n'a

mis le pied. Combien de jours lui donnez-vous à vivre ?

Un illustre romancier anglais, Daniel Fœ, a posé ce problème il y a deux siècles, mais dans des termes bien différents, en homme qui veut rendre la solution facile. Robinson est jeté sur une île qui semble faite exprès pour lui ; les animaux féroces sont écartés et le climat assaini d'avance. Son navire, qu'il dépouille à loisir, lui fournit des provisions, des vêtements, des chaussures, des outils, des armes, des muni-

- 12 -

tions et jusqu'à des animaux domestiques. C'est tout le matériel de la civilisation européenne, un capital exorbitant, le travail accumulé de soixante siècles et plus au profit d'un seul naufragé. Ce faux déshérité a même du superflu, des livres, de l'argent, que sais-je ? Par l'accident qui l'a séparé du monde, il devient l'héritier fortuit de cent millions d'hommes. Et pourtant avouez que vous tremblez pour lui ? Vous n'y songez pas sans vous dire que les besoins de l'homme civilisé sont encore plus multiples, plus complets et

plus infinis que la cargaison d'un navire, quel qu'il soit. Et si l'homme était réellement livré à ses ressources personnelles ? Si l'on supprimait le navire ?

Supposez l'île aussi riche que vous voudrez : dix mètres de terre végétale sur toute la surface du sol, et tous les arbres que la terre produit sans culture. L'eau fourmille de poissons, l'air est peuplé d'oiseaux, la forêt abonde en gibier de toute sorte. Mais le gibier, non plus que le poisson, ne court au-devant de la mort ; il faut des armes, des pièges, des engins pour le prendre. Mais les fruits naturels du sol sont généralement insipides et quelquefois vénéneux. Enfin l'homme ne peut pas vivre d'aliments crus et le feu manque.

Le feu ! une bagatelle pour le Parisien qui a des allumettes chimiques dans sa poche et qui rencontre des cigares allumés tout le long de la rue. Mais égarez-vous seulement dans le bois de Vincennes, soyez surpris par la nuit, ayez froid et cherchez à faire du feu comme les sauvages, en frottant deux morceaux de bois. L'épuisement viendra plus tôt que

l'étincelle. La construction du moindre abri, fût-ce un simple hangar de branches entrelacées, suppose une hache, un couteau, un instrument de fer ou de pierre assez tranchant pour entamer le bois. Hélas ! que le premier morceau de fer nous paraît loin, quand nous nous replaçons dans l'état de nature ! Combien de générations ont peiné pour atteindre ce but ? À

- 13 -

Paris, on achète un couteau pour un sou, une botte d'allumettes pour un sou, un petit pain pour un sou, et l'on oublie que le premier allumeur de feu, le premier semeur de blé et le premier forgeron furent mis au rang des dieux.

Le vêtement abonde en telle profusion chez les peuples civilisés, nous sommes si bien accoutumés à voir tout le monde vêtu autour de nous qu'il nous faut presque un effort d'imagination pour nous représenter un corps tout nu. Prenez un bambin à l'école primaire et dites-lui de dessiner un homme : il commencera par le chapeau. L'extrême dénuement nous est représenté par des habits en lambeaux, des

souliers béants, un chapeau sale et défoncé :
nous ne nous
figurons pas le corps humain exposé
directement, sans au-
cune défense, aux intempéries du froid et du
chaud, à la
pluie, au vent, au contact d'un sol âpre et
rugueux. L'homme
civilisé, qu'il soit riche ou pauvre, n'ôte ses
vêtements que
pour entrer au bain ou au lit. Mais le lit est lui-
même un vê-
tement, plus doux, plus commode et plus
confortable que les
autres. Tous les Français n'ont pas des
sommiers élastiques
et des draps en toile de Hollande ; mais on
compterait ceux
qui, la nuit venue, n'ont pas un lit tel quel où
reposer leurs
membres. Quand nous voulons exprimer l'idée
d'un coucher
misérable, nous parlons d'un grabat malpropre
et dur, sans
songer que ce grabat serait l'idéal du confort
pour ceux qui
dorment nus, sur la terre nue.

Que faut-il conclure de là ? Que la vie la
plus simple et la
plus élémentaire est encore quelque chose
d'horriblement
compliqué. La moindre chose, celle qui vous
coûte le moins
parce qu'elle surabonde en pays civilisé, est le
prix d'efforts

incalculables. Le naufragé dont nous parlions
tout à l'heure
userait ses bras jusqu'au coude avant d'extraire
et de tailler

- 14 -

un de ces grès cubiques sur lesquels vous
marchez en di-
sant : Dieu ! que ma rue est mal pavée !
Je suppose que le naufragé, après une
première journée
d'exploration et de labeur, exténué, mal repu de
fruits et de
racines sauvages, s'étend sous un abri de
branches qu'il a
cassées, sur un lit d'herbes sèches, piquantes et
tranchantes,
qu'il a lui-même arrachées brin à brin. Il
s'endort, si tant est
qu'un homme civilisé puisse goûter un vrai
sommeil au mi-
lieu de dangers innombrables.

Il y a un bien auquel vous ne pensez
jamais, car c'est ce-
lui sur lequel vous êtes le plus blasés : la
sécurité ! Mais
n'importe ! il s'endort, et voici ce qui lui
apparaît en songe :

Dans une petite chambre
hermétiquement close, sur un
lit de bois peint garni d'une paille, d'un
matelas, d'une
bonne couverture, sans compter deux oreillers
de plume et
deux draps de toile blanche, reposent deux êtres
jeunes et

bien, portants. Un enfant dort auprès d'eux dans son ber-
ceau. Cette famille est protégée d'abord par une bonne ser-
rure de fer forgé, ensuite par un concierge qui loge au bas de
l'escalier, enfin par un sergent de ville qui se promène du
soir au matin sur le trottoir de la rue. Ni la pluie, ni le vent, ni
les animaux nuisibles, ni les hommes de proie ne peuvent
pénétrer dans cette humble mais heureuse demeure. Toutes
les choses nécessaires à la vie s'y trouvent rassemblées si-
non en abondance, du moins en quantité suffisante, car la
table de noyer poli montre encore les restes du dîner : un
gros morceau de pain, un peu de bœuf ou de veau dans un
plat, quelques légumes de la saison, une carafe à moitié
pleine d'eau douce et limpide, et du vin, cette force et cette
consolation de l'homme, dans un fond de bouteille. Quatre
chaises de bois verni, confortablement empaillées, une table

- 15 -

de nuit et une commode de noyer couverte d'un, marbre
complètent l'ameublement de la chambre. La commode, qui

ferme à clef, contient une multitude de choses
qu'un naufragé payerait de plusieurs années de sa vie : des
vêtements de
laine chauds et légers, du linge en petite
quantité, mais blanc
et bien cousu ; du fil et des aiguilles, des
boutons et des
épingles : un vrai trésor pour l'homme qui a
gardé les be-
soins de la civilisation en perdant tous ses
bienfaits à la fois !
Le superflu s'ajoute au nécessaire : il y a une
chandelle, des
allumettes, un livre, une montre d'argent sur la
table de nuit !
Les murs sont tendus de papier peint et ornés
de quatre
images dans leurs cadres. Quelques futilités
bien humbles
assurément, mais qu'un homme isolé ne saurait
pas produire
en dix années de travail, décorent la petite
cheminée de
marbre noir.

À ce spectacle, le naufragé, fût-il un ex-
millionnaire, ne
peut se défendre de l'envie. Mais ces gens-là
sont donc les
rois du monde ? Ils ont mis l'univers à
contribution pour se
loger, se nourrir et s'habiller ?

Un architecte a tracé le plan de la maison
qu'ils habi-
tent ;

Un carrier a éventré la terre pour en
arracher les moel-
lons ;
Un tuilier a extrait, pétri, moulé et mis au
four chacune
des tuiles qui les abritent ;
Un bûcheron a coupé des arbres dans la
forêt, un voitu-
rier les a transportés, un charpentier les a
équarris et assem-
blés pour leur faire une toiture ;
Un plâtrier a cuit le sulfate de chaux qui
revêt leurs
quatre murs. Un menuisier a raboté leur
plancher, leur porte

- 16 -

et leur fenêtre. Un peintre a étendu sur le bois
plusieurs
couches de couleurs, préparées par un chimiste.
Un verrier a
fondu le verre de leurs croisées ; un vitrier l'a
découpé avec
un diamant, que tout un équipage de marins
était allé cher-
cher au Brésil. Que de miracles accomplis dans
l'intérêt d'un
seul ménage ! Combien de voyageurs ont
traversé les mers
au profit de ces gens-là ! Le café dont il reste
une goutte au
fond de leurs tasses arrive de Java, le sucre des
Antilles, le
poivre des îles Moluques ; ce petit clou de
girofle qui accom-

pagne le pot-au-feu a été perçu comme impôt
par l'iman de
Mascate, sur la côte orientale de l'Afrique.
L'éleveur, le bou-
cher, le laboureur, le meunier, le boulanger, le
vigneron, le
saunier, l'huilier, le vinaigrier, le tisserand, le
filateur, le tein-
turier, le mineur, le forgeron, le tailleur et cent
autres corps
d'état ont travaillé pour ces trois personnes.
J'aurais dix
mille esclaves à mon service, ils ne me
procureraient pas la
moitié des biens utiles qui abondent dans cette
mansarde.
Pour fabriquer un seul clou de ces souliers, je
travaillerais
dix ans, à raison de vingt quatre heures par jour,
et je n'y
parviendrais pas !

Lecteur intelligent, je n'ai pas besoin de
vous présenter
ces heureux de la terre qui ont du pain sur leur
table et des
clous à leurs souliers. Vous les avez reconnus, et
qui sait si
vous ne vous êtes pas reconnu vous-même ?
C'est un petit
ménage d'ouvriers parisiens. Le mari gagne
cent sous par
jour et la femme trente.

Mais le maître de cet humble logis ne sait
pas qu'il est
un objet d'envie pour le naufragé et pour bien
d'autres ; par

exemple pour le portier russe qui dort dans un
tonneau de-
vant le palais de son maître, ou pour le
moissonneur romain
qui boit la poussière et tire la langue comme un
pauvre chien
depuis le lever du soleil jusqu'à la chute du jour.
On

- 17 -

l'étonnerait fort en lui disant qu'il est mieux
logé, mieux
nourri, mieux vêtu et infiniment plus civilisé que
certains
chevaliers du moyen âge et même que tous les
rois de
l'Iliade et de l'Odyssée.

Il rêve, lui aussi, mais à quoi ?

Aux dangers dont il est exempt ? Non.

Aux privations

que l'homme souffrait jadis et que les peuples
moins civilisés
connaissent encore aujourd'hui ? Non. Il rêve
aux prospéri-
tés de son patron, ce puissant industriel qui se
fait bâtir un
hôtel au boulevard Haussmann et qui vient
d'acquérir un
château en province.

C'est le patron qui est heureux ! En deux
heures de

temps, il expédie ses affaires de chaque jour,
tandis que

l'ouvrier travaille dix heures ! il va, il vient, il se
fait voiturier

où bon lui semble, au bois de Boulogne, aux
courses, à
l'Opéra, aux Italiens. Pour un oui ou pour un
non, il prend
l'express et voit cent lieues de pays en quelques
heures. Il a
une femme élégante, aux mains blanches ; il lui
donne tout
ce que la mode invente de plus cher. Il a des
tableaux de
maître dans son salon, une bibliothèque bourrée
des meil-
leurs et des plus beaux livres.

« Moi, je lis tant que je peux, mais
comment faire, quand
on est pris dix heures par jour ? Je n'ai pas le
moyen de
choisir mes lectures ; il faut aller au bon
marché, et Dieu sait
quel salmigondis la presse à bon marché nous
fabrique ! Je
vais au théâtre cinq ou six fois par an, mais
l'ouvrier n'a
guère le choix de ses spectacles. J'ai l'amour
instinctif de
tout ce qui est grand et beau, et ma condition ne
me permet
pas de le satisfaire. Qu'est-ce que les galeries du
musée, vues
le dimanche, dans la cohue, sans explication ni
commen-
taire ! Qu'est-ce que les concerts que nous nous
donnons à

nous-mêmes, entre amis, dans nos sociétés
chorales ?
Qu'est-ce que la nature poudreuse et plâtreuse
des ban-
lieues, la seule qui nous soit offerte au
printemps ! J'aime ma
petite femme et je souffre de la voir réduite à
travailler
comme moi. Quelque chose me dit que l'homme
seul doit
subvenir par son labeur à tous les besoins de la
famille. C'est
ainsi que cela se passe chez mon patron et chez
tous les
riches : quand donc en sera-t-il de même chez
nous ? Je
souffre aussi de voir ma femme mesquinement
vêtue ; je
souffre de ne pouvoir lui consacrer que les
rognures de mes
journées, les déchets de ma vie, les miettes de
mon temps :
mon cœur me dit qu'on aime autrement et
mieux quand on
n'est pas esclave de la difficulté de vivre. J'adore
mon mou-
tard, et j'enrage à l'idée qu'il sera, sauf miracle,
un salarié
comme moi. Je l'enverrai certainement à l'école
primaire,
mais le lycée lui est interdit comme le Pater aux
ânes. Est-ce
qu'on n'inventera pas une combinaison qui
change tout ça ?
À quoi sert le génie des inventeurs ? Où est le
progrès ? Je